
DE LA CAPTIVITÉ A ALGER

PAR

Fray Diego de Haëdo

(Suite. — Voir les nos 216, 217-218 et 219)

SECTION XV

ANTONIO. — Nous en jugerions bien mieux si, comme ces malheureux que nous voyons tous les jours mourir dans le désespoir, nous passions par ces terribles épreuves.

SOSA. — J'en suis bien convaincu ! Mais supposons qu'après toutes ces cruautés indignes de l'humanité, après tant de mensonges, de méchancetés, d'hypocrisie, de fausses conventions, de peines, de larmes, d'importunités et de supplications, l'on vienne à quelque arrangement et à s'entendre en leur promettant à peu près tout ce qu'ils exigent pour satisfaire leur extraordinaire avidité, et qu'il y ait eu pour cela échange de promesses ; ils ont beau avoir donné leur parole et avoir engagé leur foi, il n'est que très ordinaire de les voir dire le contraire quand ils ont tourné le dos sans qu'on puisse leur réclamer l'exécution de leur promesse. Ils font mieux encore : si vous mettez sur le champ sous leurs yeux le montant du rachat en argent comptant,

combien de fois, sans aucun respect pour ceux qui se trouvaient présents et qui les ont entendus, ne prétendent-ils pas qu'ils n'ont jamais rien promis, qu'ils n'ont pas donné leur parole, qu'il n'y a pas eu accord, que rien de pareil ne leur a passé par l'esprit ! Et si par hasard ils acceptent la somme convenue et reconnaissent qu'ils ont en effet donné leur parole, vous n'ignorez pas que s'ils changent d'idée ou qu'ils soient pris d'une lubie résultant de la cupidité qui les aveugle et qui les guide en tout et pour tout, si tout à coup quelque nouvelle fantaisie a surgi dans leur esprit ou qu'il leur soit venu quelque caprice, ils répondent alors avec le plus grand sang-froid et très sérieusement qu'ils n'entendent pas tenir ce qui a été promis et convenu, et que finalement, s'ils ont demandé cent tout d'abord, ils en veulent maintenant deux cents. Donnez-leur les deux cents, et il faudra que vous en comptiez cinq cents : « Et sinon, adieu ; n'en parlons plus », *Y sino andar con Dio, non parlar priu parola*. Ils sont tous les mêmes, et en tout temps, si vous leur demandez le motif de ce changement subit, de cette inconstance, comment et pourquoi ils ne tiennent pas parole et n'exécutent pas leur promesse, ils vous répondent « qu'ils l'entendent ainsi, que telle est leur volonté et que si cela ne vous convient pas, « *Vaya con Dios* (allez vous promener) ». De sorte que quand vous croyez les avoir engagés, ils vous glissent des mains et vous échappent comme des anguilles ou des couleuvres ; vous pensez avoir traité et définitivement conclu l'affaire, et il se trouve qu'elle n'est ni commencée, ni même amorcée, ce qui constitue un vrai martyre, un tourment intolérable. Si vous vous en plaignez et que vous leur disiez que ce ne sont pas là des actes dignes d'un homme ni d'un être doué de jugement, de raison, de bon sens, ils se bornent à vous répondre : « qu'ils ne sont pas chrétiens pour tenir leur parole et respecter la foi engagée ! »

ANTONIO. — Quelles brutes, quels animaux plus stupides que l'ânesse de Balaam, pour faire une réponse si sottise et qui les couvrirait de honte, s'ils étaient susceptibles de rougir!

SOSA. — Dans la réalité, nous leur avons, nous autres chrétiens, de grandes obligations pour une réponse pareille, car c'est le témoignage le plus éclatant, le plus admirable, le plus flatteur que celui qui sort de leur bouche et qu'ils publient par toute la ville, à savoir que nous autres chrétiens, nous sommes des hommes véridiques, que nous tenons notre parole et respectons nos engagements; si bien que ni la haine invétérée qu'ils nous portent, ni l'envie qui les ronge de nos biens et de notre gloire, ne peuvent être des motifs suffisants pour les empêcher de manifester et de reconnaître à pleine bouche la gloire du nom chrétien! Loué et béni soit le Seigneur tout-puissant, de qui nous tenons l'excellent et glorieux nom de chrétien! D'autre part, ces êtres vils étalent en plein jour et proclament leur propre bassesse, puisqu'ils avouent que cette vertu, si séante à l'homme, ils ne l'ont pas, ni ne l'aiment, ni ne la recherchent, et qu'elle est l'apanage exclusif des chrétiens. Et pour leur plus grande confusion, il leur faut voir que, quand eux-mêmes sollicitent, recherchent ou font quelques affaires, ils ont à veiller que l'on garde vis-à-vis d'eux la foi engagée et qu'on respecte la parole donnée.

Mais quels éclats de voix, quels hurlements, quels cris ne poussent-ils pas si quelque faute a été commise ou si quelque erreur s'est glissée dans leur négociation par le fait d'un chrétien! Il est remarquable qu'ils s'indignent et trouvent mauvais pour eux-mêmes ce qu'ils déclarent louable à l'égard des autres, et qu'ils abominent ce qui, ils en sont persuadés, est indispensable au salut de la nation et au bien de la république. Je n'en dis pas assez en m'exprimant ainsi, car ils ne se bornent pas à détester la vérité, mais ils se félicitent hautement, ils se louent de pratiquer le mensonge, la

fourberie et la duplicité dans leurs affaires et négociations, ils tiennent leur manque de foi pour un honneur, une chose de choix, un titre de noblesse. Quel est celui d'entre eux, si riche ou si puissant qu'il soit, qui se croira insulté si on lui dit qu'il a menti ou qu'il avance des choses fausses ?

Ils usent encore d'une autre fourberie, à laquelle ils donnent le nom de respect de la parole donnée, et qui n'est qu'une méchanceté éhontée : si l'on traite d'un rachat ou de quelque affaire, ils vous demandent deux ou trois cents ducats, et la somme que vous offrez n'atteignant pas ce chiffre, si vous les priez d'être raisonnables, ils vous répondent sans vergogne que ce qu'ils ont dit tout d'abord doit être tenu, et qu'ils ne céderont pas d'un point; et demandez-leur pourquoi, ils vous disent que c'est pour tenir leur parole. De sorte que si leur intérêt est en jeu, ils donnent à leur obstinée cupidité, à leurs conditions léonines et à la réalisation de leur volonté, le nom de respect de la parole donnée et d'observation de la foi jurée. S'agit-il des autres, ce qu'ils ont dit, promis et accordé, leur parole et leur foi ne doivent pas être tenus et respectés, puisqu'eux ne sont pas chrétiens ! Que de patience doit montrer, que de souffrances doit supporter l'homme qui a de la raison, de l'amour-propre et de l'éducation, — ce qu'on trouve chez les chrétiens, — quand ils traitent avec ces êtres déraisonnables ! Nous autres qui sommes leurs captifs, nous savons cela par expérience, nous qui devons nous abreuver de ce fiel, sans que ni vérité, ni équité, ni justice puissent nous servir, car à tort ou à raison, de gré ou de force, les choses vont comme le veut ou l'imagine l'une de ces brutes; et si vous ne voulez pas, il ne vous reste qu'à vous préparer à la mort, sans remède, ni espoir de remède, et à achever votre triste existence dans les fers.

ANTONIO. — A ce propos, des captifs de marque, arrivés depuis peu de Constantinople, m'ont raconté l'autre jour un fait singulier qui s'est passé quand ils se

trouvaient dans cette ville, en novembre 1576. Un Turc de cette capitale avait comme esclave un honorable soldat espagnol, qui avait été fait prisonnier à la Goulette et qui s'appelait N. Roalès, jeune homme de vingt-cinq ans environ, de haute taille, brun, de bonnes manières et bien fait. Le Turc lui faisait la vie dure parce qu'il voulait le forcer à se racheter, ce que ne pouvait faire ce garçon, qui était pauvre et loin de sa patrie et des siens; mais enfin, se voyant serré de si près, si maltraité de son maître, toujours insulté, roué de coups de bâton et de fouet, il se trouva contraint de lui demander quelle serait sa rançon. Le Turc lui demanda cent vingt écus, mais payables comptant et qu'il devait de manière ou d'autre se procurer sur le champ, faute de quoi il le ferait périr sous le bâton. En présence de cette réponse et d'une décision aussi formelle du patron, le pauvre soldat se retira tout tremblant, redoutant de ne pas trouver cette somme et d'être tué par ce barbare. Il se rendit chez les marchands chrétiens, dans les bagnes et dans les maisons de ses frères, demandant péniblement et pour l'amour de Dieu qu'on lui fît l'aumône pour qu'il pût se racheter.

Au bout de quelques jours, il réunit enfin et contre son attente les cent vingt écus qu'il apporta au patron. Dès que celui-ci vit l'argent, il le prit dans ses mains, le compta bien posément sur une table; cela fait et sans souffler mot, il saisit un bâton et lui administra une forte volée en criant: « Comment, chien, juif, cornard, traître! C'est là l'argent que je t'ai demandé pour ton rachat? — Ne m'as-tu pas dit, reprit le chrétien, de t'apporter cent vingt écus? Les voilà, de quoi te plains-tu? » Le patron recommença de plus belle à le rouer de coups, disant qu'il n'avait pas demandé cent vingt écus, mais bien cent cinquante. Le chrétien alors, en présence de la mauvaise foi évidente du patron, retourna demander, en grâce, à ses amis de quoi parfaire les cent cinquante ducats. Heureux de les avoir trouvés et pen-

sant ses peines finies, il les présenta au patron, mais il avait à peine déposé la somme sous ses yeux en lui annonçant qu'il avait les cent cinquante écus demandés, que ce barbare tombant sur lui, lui administre une nouvelle volée de coups de bâton : — « Tu dois, s'écrie-t-il, me donner cent soixante-dix écus ; sinon, crève, chien de cornard ! » Que pouvait faire ce pauvre homme ainsi maltraité et ayant affaire à un barbare sans parole et aux prétentions et exigences variables ? Il accusait le sort, déplorait son malheur, invoquait Dieu, suppliait les saints, se lamentait, remplissait l'air de ses sanglots et de ses gémissements, versait des flots de larmes qui coulaient comme des ruisseaux. Mais à cela il n'y avait pas de remède et il ne put, tout pleurant, qu'aller conter sa mésaventure et prier qu'on lui vînt en aide. Son triste et pitoyable sort émut le cœur de bien des gens, qui lui donnèrent les vingt écus nécessaires pour parfaire la somme de cent soixante-dix. Les ayant rapportés une après-midi, il pria son patron de dresser le certificat de rachat, vu qu'il pouvait disposer des vingt écus manquant. Qui aurait pu penser que tout n'était pas fini et que le patron ne se tiendrait pas pour plus que satisfait ? Mais il n'en fut pas ainsi, car sans aucune vergogne, son maître lui déclara que, d'une manière ou d'une autre, il lui fallait deux cents écus, que celui qui en trouvait cent soixante-dix pouvait bien en trouver deux cents ! Et prenant à témoin Mahomet et sa loi, il ajouta que, faute de les présenter dans les deux jours, il le ferait périr. Devant l'insigne méchanceté et le manque de foi de cet infidèle barbare et ivrogne, qui n'ignorait pas combien de peines et de larmes lui avaient coûté ces écus et qui lui en demandait encore davantage ; se rappelant en outre qu'il avait fatigué ses amis, importuné les marchands, indisposé tous ses coreligionnaires, qu'il ne pouvait plus rien espérer de nulle part et n'avait aucune chance de réussite, il finit par perdre patience : fatigué de la vie et saisi de désespoir, il se jette sur une

épée qui se trouvait là par hasard, et se précipitant sur son patron, il lui en porte vingt estocades et autant d'estafilades, ne cessant de frapper qu'il l'ait étendu à ses pieds : « Tiens, chien ! criait-il, voilà les deux cents ducats, rassasie-toi maintenant. »

Deux jeunes renégats appartenant au même maître et lui servant, selon l'usage, de maîtresses, chacun âgé d'environ seize ans, se mirent, en voyant le meurtre, à crier. L'Espagnol se précipita alors sur eux pour les tuer, mais ils s'enfuirent dans la rue et, voyant que le chrétien ne les poursuivait pas, car il était retourné achever sa victime, ils fermèrent la porte par en dehors et ameutèrent par leurs cris les voisins et les passants, de sorte qu'en peu d'instants, un rassemblement se forma et que vingt ou trente Turcs cernèrent la maison.

Le chrétien, comprenant qu'il était entouré et ne pouvait échapper à la mort qui lui était certainement réservée, résolut au moins de vendre sa vie le plus cher possible. Comme les Turcs essayaient de forcer la porte, il l'assujettit à l'aide d'une forte barre et saisissant une arquebuse de son patron, il la chargea, bien déterminé à tuer le premier qui entrerait. Sa colère contre sa victime n'étant pas assouvie, il revient à l'endroit où le corps gisait étendu, et jetant dessus quelques nattes et les morceaux de bois qu'il peut trouver il y met le feu qui commence à prendre, et il s'élève une forte fumée qui sort par les petites fenêtres grillées de la maison. Aussitôt les Turcs poussent de grands cris, car ils craignent que cet enragé chrétien ne veuille faire un autre malheur et brûler toute la maison. Les uns attaquent vigoureusement l'entrée; d'autres vont par les terrasses, tandis que ceux-là se servent d'échelles pour arriver aux croisées grillées d'où ils lancent des flèches sur le rebelle, qui a les deux bras transpercés. Malgré cela, le chrétien, semblable à un lion, vole de toutes parts l'épée à la main; il tire deux ou trois coups d'escopette, et c'est miracle qu'il ne tue pas une couple de Turcs. Il tient

ainsi longtemps tête à tout ce monde; mais on finit par envahir la maison; on le prend, on lui attache les pieds et les mains et on le mène en présence d'Euldj Ali, le grand amiral. Celui-ci informé de l'affaire, que les Turcs lui dépeignent comme un acte abominable, se tourne vers le chrétien et lui dit : « *Brejupe* (c'est-à-dire, Eh chien!) Pourquoi as-tu tué ton maître? Qu'est-ce qui t'a poussé à un pareil méfait? » Le chrétien ne se laisse pas troubler par les cris qui s'élèvent de toutes parts pour réclamer vengeance; d'un air très calme, il répond à Euldj Ali et lui raconte en détail tout ce qui s'est passé : les causes qui l'ont poussé à cet acte, et comment il a été réduit au désespoir par la méchanceté, la cruauté et le manque de foi de son maître. Il supplie Son Altesse de ne pas s'étonner si, après tous les mauvais traitements qu'il avait subis, il a perdu patience et s'est vu acculé à cette extrémité; que, s'il mérite la mort, son juge décidera comme bon lui semblera, car depuis longtemps il est lui-même tout préparé à la recevoir. Euldj Ali, frappé de la fermeté du chrétien et de la façon dont, sans crainte de la mort, il défend sa cause, se recueille un moment et demeure indécis, témoignant par son maintien qu'il ne sait que décider. Mais les cris des Turcs, parmi lesquels il y a quelques amis du mort, retentissent de plus belle, si bien que, pour ne pas leur déplaire à propos d'un fait qui, commis par un esclave chrétien, leur paraissait si horrible, il le condamne, comme c'est la coutume chez eux, à avoir les bras, les jambes, les épaules et les côtes rompus à l'aide d'une masse de fer, pour être ensuite abandonné dans la rue qui va de la Marine au bague des esclaves d'Euldj Ali et y mourir dans les souffrances en servant d'exemple aux esclaves chrétiens.

Ainsi fut fait. Des personnes qui furent témoins de cette exécution m'ont dit, que non seulement il supporta le supplice avec beaucoup de fermeté, mais aussi avec la plus grande dévotion, élevant ses regards vers

le ciel et ne cessant d'invoquer Jésus et Marie. On le laissa gisant et presque mort, sans que personne osât s'approcher de lui, ni lui parler dans la crainte de subir le même sort. Et quand à l'aube on ouvrit le bague, les premiers chrétiens qui en sortirent pour se rendre au travail le trouvèrent étendu mort et déjà glacé, près de la porte. De là à l'endroit où il avait été supplicié et où il fut laissé sur place, il y avait la distance d'une bonne portée de fusil, que le moribond avait encore eu le courage de parcourir en se traînant pour mourir auprès de ses frères et amis les chrétiens. Ceux-ci voulaient l'enterrer dans la matinée, mais Euldj Ali le fit jeter dans les champs, pour y servir de nourriture aux chiens et aux oiseaux de proie.

SOSA. — Ce fait extraordinaire n'est pas moins surprenant que ce qu'on raconte du brave Mucius Scævola, qui, en présence du roi Porsenna, avoua intrépidement qu'il était en effet venu dans son camp, près de Rome, uniquement dans l'intention de le poignarder, et, pour bien lui faire comprendre jusqu'à quel point il était ferme dans sa résolution, il étendit sa main sur un bûcher et l'y laissa brûler. Mais il fut plus heureux que notre héros, car son courage et sa force de caractère furent appréciés par Porsenna, qui, ayant encore sous les yeux et dans sa tente le cadavre d'un de ses favoris, tué par Scævola, qui avait cru frapper le roi, non seulement lui pardonna son audacieuse témérité, mais lui rendit la liberté et renonça à cause de lui à poursuivre le siège de Rome.

Mais, sans insister là-dessus, je puis affirmer que la méchanceté et la malignité ironique que ces barbares emploient vis-à-vis de leurs captifs et de tous les chrétiens pour enfreindre leurs engagements, sont de nature à multiplier des actes pareils à celui de N. Roalès, et je connais, depuis que nous sommes à Alger, plus de quatre captifs qui se sont laissé aller au désespoir, et qui en auraient fait autant, si la grâce du Seigneur d'abord, et

les bons conseils de quelque ami ensuite, n'étaient venus les calmer.

ANTONIO. — Je le crois sans peine, et si pareille chose se produisait, je n'en serais nullement étonné, car, en vérité, pour alors se contenir en face de ces barbares déraisonnables, la discrétion ni la prudence humaines ne suffiraient si le captif n'était éclairé et protégé par la grâce divine. Heureux et fortuné celui qui échappe vivant des griffes de ces loups dévorants, bien qu'il y laisse de sa laine et des fragments de sa peau ! Il n'en est pas moins que plusieurs d'entre nous méritent, par leurs grands péchés, que Dieu leur fasse sans pitié goûter et boire de ce fiel amer ! O liberté, liberté ! Combien peu tu es estimée et connue des hommes ! O triste et malheureux esclavage ! Mieux vaudrait perdre mille vies et souffrir autant de morts, être dévoré et englouti par les poissons de la mer que de te connaître et de supporter à tout instant et sans relâche les misères, les tourments et les martyres qui continuellement ne cessent de torturer les entrailles et le cœur du captif. Et toi, ô Mort, que tu es douce et agréable quand tu succèdes à tant d'amertumes ! Tu es bien en vérité le rêve, le véritable repos de mon triste cœur fatigué et abattu. Qu'il pleure et se dise malheureux celui qui, vivant dans l'abondance et la satisfaction des biens de la terre, au moment où il s'y attend le moins, et en pleine quiétude, voit ton coup de pied renverser les portes de sa demeure, sans que ni tours ni solides édifices puissent l'arrêter ni empêcher de tout jeter par terre ! Mais le pauvre captif dénué de consolation, épuisé par le travail, brisé par les tourments qu'il subit ou qui le menacent sans fin, peut se dire heureux quand tu viens mettre fin à ses terreurs et le délivrer de tant de maux.

SOSA. — Ho ! Ho ! Arrêtons-là nos lamentations ; car ne pensez-vous pas que c'est peu de chose que les peines et les misères jusqu'à présent énumérées et dont on souffre dans cette triste situation. Ce qui reste à dire est

inépuisable et bien autrement important, sans comparaison, que tout ce que nous avons dit à ce propos. Car, si vous l'avez remarqué, nous n'avons jusqu'ici parlé que des souffrances du corps ou de celles qui s'y rapportent ou en dérivent, c'est-à-dire que le corps est le premier à ressentir et qu'on ne désigne pas comme des maux de l'âme, bien que celle-ci, en sa qualité de source et origine de tout sentiment, soit la première à les éprouver. Mais les souffrances que l'âme supporte plus particulièrement, qui la frappent au vif de sa sensibilité sont tout autres ; leur nombre est si grand qu'il étonne, aussi n'en citerons-nous que quelques-unes seulement, sans quoi notre discours ne finirait pas.

ANTONIO. — Serait-il bien d'avoir commencé ce tableau pour le laisser inachevé ? Il convient, comme on dit, de donner les dernières retouches à l'œuvre et de parfaire l'image de la captivité.

SOSA. — Cela aurait dû être entrepris par une autre main que la mienne, par celle d'un maître qui eût excellé dans l'art, comme ont fait Zeuxis, Phidias, Parrasius et Apelle dans le leur. Ces artistes, qui étaient arrivés à un si haut degré dans l'art de la peinture ou de la sculpture, s'efforçaient, autant que cela est humainement possible, de reproduire dans leurs œuvres la perfection de la nature ; mais ils demeuraient cependant très au-dessous de leur modèle, malgré leur application, et considéraient leurs œuvres comme incomplètes. C'est pourquoi le grand Apelle, quand il signait ses œuvres, ne mettait pas : « Fait par Apelle », mais « Apelle le faisait », donnant par là à entendre que ce n'était qu'une ébauche du travail qu'il se proposait d'exécuter. Comment donc serait-il possible que, pour un travail comme celui-ci, la captivité comprenant tant de maux terribles et effrayants, tant de misères, de douleurs et d'angoisses, je puisse avec mon modeste savoir et malgré tous mes efforts, représenter tout cela sous de vives couleurs et avec une exactitude scrupuleuse ?

Mais, comme en commençant je vous ai promis de me rendre à votre demande, je dois vous exposer quelques-unes des grandes et nombreuses douleurs qui accablent l'âme du captif dans sa malheureuse situation. Ce ne sera toutefois qu'une imparfaite et sommaire ébauche de tout ce qu'il y aurait à dire et uniquement pour en donner une faible idée.

ANTONIO. — Je ne doute pas qu'à ce point de vue il n'y ait bien des souffrances qui nous échappent, et que, faute de les apprécier, nous ne comprenions pas la plus grande et la plus forte part de notre malheureux sort. Aussi parlez, parlez, je vous prie, car si, jusqu'à présent, je vous ai écouté avec beaucoup d'attention et de plaisir, je vous écouterai bien mieux encore sur ce nouveau sujet qui nous touche d'autant plus qu'il a trait à notre âme et à notre cœur.

SECTION XVI

SOSA. — Je dirai pour commencer qu'entre toutes les misères de l'esprit et de l'âme souffertes par un captif, celle qui, tout d'abord, se voit, c'est la continuelle désolation qui l'accompagne dans tous ses travaux et qui, à mon avis, est un des plus grands tourments qu'un homme puisse éprouver. Et, pour mieux me faire comprendre, vous n'ignorez pas que l'instinct de conservation, déposé par la nature en tout être quelconque pour lui faire rechercher son propre bien, est cause que si la créature se trouve gênée ou embarrassée, elle cherche à se tirer d'affaire comme elle peut. Tel le cerf blessé par une flèche court de suite à la source fraîche pour y trouver la guérison de ses plaies; tel le lion, fier et indompté, quand il se voit blessé, recherche d'ordinaire l'homme pour se faire soigner et, quand il l'a trouvé lui tend la patte ou lui montre la blessure dont il souffre pour lui faire, comme il peut, comprendre qu'il a besoin

de secours ; c'est ce qui arriva au Dace Androclès dans les déserts de l'Afrique, ainsi que le raconte Aulu Gelle. Pareille aventure arriva au syracusain Amentor, dont les compatriotes gardaient le souvenir dans un panneau merveilleusement peint que Pline vante comme étant l'une des meilleures et des plus remarquables peintures qu'il y eût au monde. De même l'hirondelle, quand elle souffre des yeux ou qu'elle voit ses petits aveugles, recherche le fenouil ou la chélidoine, obéissant ainsi à un instinct qui lui indique le remède de son mal. Les oiseaux poursuivis par le faucon ou le milan s'abattent soudain et se jettent entre les mains des hommes et même dans leurs vêtements, parce que la nature leur a enseigné qu'ils trouveront protection et défense chez l'homme. L'éléphant qui, trompé par la couleur, a mangé le caméléon confondu avec l'herbe, cherche immédiatement l'olivier sauveur dont l'absorption le préserve du poison violent qu'il vient d'avaler. Si l'ours a mangé de la mandragore, qui est pour lui un poison violent, il avale des fourmis pour se guérir. La tortue qui a mangé de quelque serpent, recherche l'origan pour se guérir ; et ce qui est vrai de ces animaux, je pourrais vous le dire de bien d'autres. De la même manière, quand un homme est dans l'angoisse et l'affliction, il cherche refuge et consolation dans la foi que Dieu nous a donnée ; un sentiment, naturel aussi, lui fait lever les yeux au ciel d'où viennent l'aide et le secours, parce que là se trouve Celui qui a pitié de nos fautes, qui guérit nos infirmités, qui nous délivre de la mort, qui couvre de sa miséricorde, rassasie les désirs et apaise la faim de ceux qui se confient à lui de toute leur volonté et tout leur cœur. Qu'une âme angoissée se réfugie sous l'aile du Seigneur, et elle ressentira une immense joie, une satisfaction comparable à celle que donnerait la découverte d'une veine naturelle, d'une fontaine intarissable de biens de toute sorte, et elle arrivera à la complète satisfaction de ses désirs. Le calme et la confiance qu'elle en retire sont si

grands qu'elle peut dire avec David : « Le Seigneur est le défenseur de ma vie, qui puis-je redouter? » La grâce divine est la cause de cette satisfaction, et si faible soit-elle, elle a, ainsi que le dit saint Thomas, une grande vertu, car elle constitue comme une participation à la nature, et, ainsi que le dit saint Pierre, au pouvoir infini de Dieu; l'homme alors, bien que de chair, devient omnipotent, ainsi que le disait de lui-même saint Paul : « Par celui qui me renforce, je suis fort en tout ». Au contraire, si une âme malheureuse qui veut se réfugier en Dieu n'y est pas accueillie et soit repoussée comme celle d'un autre Caïn, à quelles angoisses ne sera pas livrée la malheureuse, dont le sort pourra se comparer à celui de ce fratricide? Elle se heurte aussitôt à ces furies infernales : la crainte, la méfiance, la tristesse, qui, comme autant de bourreaux, la poursuivent implacablement et la torturent. En effet, en s'apercevant que Dieu l'abandonne et se détourne d'elle, elle doit s'imaginer qu'il est en courroux, de sorte que cette âme frémit de terreur et redoute que Dieu, donnant libre cours à sa colère, ne l'anéantisse, car David lui-même n'a-t-il pas dit : « Seigneur, tu as détourné tes yeux et ta face de moi, et me voici tombé dans la confusion! » Comme ce changement doit avoir une cause, qui ne peut être que les fautes et les péchés qui ont offensé Dieu, cette pensée cause d'ordinaire un vrai découragement chez les faibles et les pusillanimes si Dieu ne les pénètre de sa grâce, car ils redoutent que, Dieu ne daignant plus s'intéresser à eux, ils n'obtiennent pas le pardon des fautes qui l'ont irrité. Comme si l'on n'était pas certain que sa miséricorde est d'autant plus grande que sa colère est plus vive! Il se produit alors un mécontentement intérieur qui se transforme peu à peu en une profonde tristesse qui engourdit l'âme, lui enlève toute satisfaction, la consume, l'anéantit au point de l'étouffer complètement. Enfin, si Dieu ne la secourt, trois furies redoutables : la terreur, la défiance et la tristesse la mènent au bord du précipice.

et l'abandonnent au désespoir et à un mal pire encore, car elle s'imagine qu'il n'y a plus d'espoir à avoir en Dieu ni en sa miséricorde, et qu'enfin Dieu n'est plus Celui qui est et a toujours été. Ainsi la malheureuse, éperdue et hors d'elle-même, tombe dans un état tel que les maux inventés par les poètes, et dont souffrirent Antonoë, Agavé, tante et nièce de Penthée, roi de Thèbes, Lycurgue, roi de Thrace, et d'autres que déchirèrent les furies, sont peu de chose en comparaison, si bien qu'il n'y a pas à s'étonner si elle se jette toute vive dans les feux de l'enfer.

Le saint patriarche Job, bien qu'il n'en arrivât pas à cette extrémité, à cause de ses qualités de justice et de sainteté, néanmoins, se trouvant sous le coup de toutes ses épreuves et privé des moindres faveurs divines, ressentit cet oubli plus que tout le reste et s'écria : « Je vous le demande à grands cris, Seigneur, ne m'entendez-vous pas ? Je me prosterne sous vos yeux et vous ne voulez pas me voir ! Étrange changement, qu'un père plein de miséricorde et de bonté, soit devenu aujourd'hui mon cruel ennemi, que ses mains qui semaient la consolation et l'abondance se soient aujourd'hui fermées ! » Le plus grand tourment que souffrit N.-S. Jésus-Christ sur la croix, fut de se voir dans ses peines abandonné par le Père Éternel : « Mon Dieu ! mon Dieu ! s'écria-t-il alors, pourquoi m'avez-vous abandonné ? »

Cela étant si évident, vous reconnaîtrez qu'être dédaigné et abandonné de Dieu constitue la plus intense et la plus continue souffrance, et c'est celle que ressent le prisonnier pendant toute sa captivité. Il est en effet accablé des maux sans nombre qui sont les compagnons obligés de son état, sans qu'il ait jamais un moment de répit, sans que ses souffrances soient limitées à un jour, à une semaine, à un mois ou même à une année. Nous en voyons ainsi des milliers à Alger et il en existe bien davantage dans toute la Berbérie et la Turquie, qui

depuis de longues années traînent ce lourd fardeau, puisqu'il en est qui sont tombés en captivité dans leur jeunesse ou leur enfance, qui y ont grandi, blanchi et vieilli. Au bout de cette longue période d'afflictions, on les retrouve privés de soins, abandonnés de tous et dépourvus de tout, à ce point qu'à eux seuls, semble-t-il, on doive appliquer le Psaume de David : « De même que ceux qui, frappés de blessures mortelles et inguérissables, gisent dans les sépulcres, tu ne te souviens plus d'eux, Seigneur, tu les as abandonnés ! » Tandis que la Providence divine s'étend à tous et à tout, jusqu'au ver de terre, et est pour tous une cause de bénédiction, il semble que, pour le captif seul, il n'y ait pas de Dieu, tant il est oublié et isolé, comme si, seul à ne rien mériter, il devait être regardé comme réprouvé. Mais cela ne peut être pour tous, puisque toujours ils invoquent l'aide de Dieu, et lèvent vers le ciel, comme Ezéchias, leurs yeux éteints par les larmes, car quel est le chrétien qui, ne le voulût-il pas, ne serait par ces maux forcé d'en faire autant ? Mais, et c'est ainsi qu'on voit son triste sort, plus il pousse vers le ciel de cris et de soupirs, plus il semble, ainsi que le dit Jérémie, que Dieu se soit enveloppé d'un nuage pour ne pas laisser arriver jusqu'à lui les prières et les supplications. Que peuvent alors ressentir l'âme et le cœur du captif ? Je ne m'adresse pas ici à ceux qui sont toujours et en tout comblés des bienfaits de Dieu, qui n'ont d'autre occupation que de rester chez eux, satisfaits et oisifs, car ils ne m'entendraient pas ; mais à ceux qui, à quelque moment, ont bu à ce calice ou goûté à la saveur des souffrances. Si le cœur affligé du captif se voit oublié de tous et même de Dieu qui semble n'en faire aucun cas, s'il est sans cesse torturé par cette idée, à quoi se décidera-t-il ? A quelle extrémité ne pourra-t-il pas en venir ? Dieu, en effet, a pour devise d'aider les hommes dans leurs peines, de répandre libéralement ses faveurs sur les affligés : « Appelle-moi, dit-il, au jour de la tribulation,

je te secourrai et tu me loueras ; si l'un de vous dit qu'il a eu foi en moi, je le délivrerai parce qu'il a connu mon nom, je le défendrai parce qu'il m'a invoqué, je serai avec lui et lui donnerai de longues années de vie. » David aussi nous promet de la part de Dieu que le pauvre ne sera pas toujours oublié, que son attente ne sera pas éternelle : « Que les pauvres, s'écrie-t-il, considèrent cela et que leurs cœurs se réjouissent ! Cherchez Dieu, et votre âme vivra, parce que le Seigneur écoute les pauvres et ne méprise jamais les siens quand ils se trouvent dans les fers. »

Tout cela est bien vrai, mais ce qui n'est pas moins exact, c'est que le captif voit, en ce qui le concerne, tout le contraire, et, bien qu'importunant Dieu pour invoquer son aide, il se voit aussi maltraité que s'il était seul indigne de toute miséricorde. C'est là, l'expérience le démontre, ce qui arrive chaque jour à de nombreux captifs ; et comment alors leur cœur ne sera-t-il pas toujours livré au tourment et à la désolation ? Le courage du captif serait-il donc, comme le dit Job, aussi ferme que la pierre, sa chair serait-elle de bronze ou de métal ? Comme tout autre homme, n'est-il pas de chair, et toute chair n'est-elle pas sensible ? Quel sera donc le sort du captif manifestement abandonné par Dieu, et pourra-t-il réagir toujours sans être terrassé par la douleur ? Non certes que la Foi chrétienne n'enseigne pas au captif à espérer en silence le salut du Seigneur ; non que je veuille nier que ce sont les patients qui sont le plus récompensés, car la patience est la discipline de la paix, la souffrance vaillamment supportée procure la paix du Seigneur, et parfois il faut verser des larmes pour récolter la joie. Mais qui est assez parfait pour atteindre du premier coup à cette haute perfection ? Que d'averses et de gelées le laboureur n'a-t-il pas à supporter avant que sa récolte soit entassée sur son âne ? Et que de fois le captif n'aura-t-il pas à manger de ce pain amer de la souffrance et à boire de cette eau

coupée de fiel que Dieu donne à ses meilleurs amis, avant d'atteindre le but désiré !

ANTONIO. — Il n'y a sur ce point aucun doute à avoir. Les souffrances qui sont le produit de l'esclavage ne produisent pas sur tous la même impression, qui diffère selon la condition et le jugement de chacun. Mais personne, sans distinction de degré d'intelligence ou de rang social, ne peut, sans le ressentir très vivement, se voir oublié et dédaigné par Dieu. A quoi pourrait servir tout le reste, si cela fait défaut, et de qui espérer son salut sinon de Dieu seul ?

SOSA. — Il y a encore quelque chose qui aggrave beaucoup la douleur du captif, je veux dire le spectacle de son propre abandon en face de celui qu'il ne peut s'empêcher de voir : les infidèles, qui font profession d'être les ennemis de Dieu, qui blasphèment son nom, qui insultent le ciel, qui sont plongés dans l'impiété, qui suent le péché de partout, qui proclament impudemment qu'il n'y a pas de Dieu ni de Christ, que la Trinité est une farce, que Dieu n'a pas de fils, ces infidèles, non seulement Dieu les voit et les tolère, mais il les comble de biens, leur accorde sa faveur et la prospérité ! Ces mécréants vivent en paix, sans crainte de la mort, coulent de longs jours en bonne santé ; leurs blessures guérissent promptement, ils sont exempts des maux qui affligent l'humanité, leurs enfants naissent comme les bourgeons des plantes, leurs filles sont couvertes d'ornements qui les font ressembler à des temples aux jours de fête, leurs magasins regorgent de tout et sont insuffisants à tout contenir ; en un mot ils jouissent de toute la félicité terrestre, grâce à leurs victoires quotidiennes sur toute la chrétienté, dont ils enlèvent les dépouilles et les richesses.

Qui donc, en voyant cela et l'inégale répartition faite par Dieu à ceux qui louent son Saint Nom, ne s'en inquiétera et affligera pas ? Il serait certes bien téméraire et osé de vouloir lutter avec la volonté de Dieu,

combattre ses arrêts ou corriger ce qu'il fait ; mais, chétifs que nous sommes, nous ne pouvons que redire l'antique plainte : « Jusques à quand t'appellerai-je, Seigneur, sans que tu m'entendes ? Jusques à quand pousserai-je des cris de douleur sans que tu me délivres ? Pourquoi, Seigneur, me soumettre à une peine pareille, car j'ai été arraché à ma patrie et je suis injustement maltraité ! Pourquoi, Seigneur, épargnes-tu ceux qui méprisent ta sainte Loi et ton saint Nom, alors que l'impie brutalise qui vaut mieux que lui ? Pourquoi le sentier des méchants est-il facile et fréquenté par les prévaricateurs et les malfaiteurs ? Tu les as plantés, Seigneur, et ils ont jeté des racines, ils croissent et portent des fruits ! »

Que de saints il y a eu au monde qui, malgré le haut degré de perfection où ils étaient parvenus furent tourmentés par cette même pensée et élevèrent les mêmes plaintes ! Le saint Prophète David, qui était un homme juste et tout plein de l'amour de Dieu, confesse le trouble porté dans son âme par cette pensée et avoue avoir failli tomber. Combien plus faible encore sera un pauvre pécheur tombé en captivité ? Qu'on dise ce qu'on voudra, il n'est pas facile à un cœur humain de cacher que cela l'affecte fort.

ANTONIO. — Le poète qualifie avec raison de « douleur des yeux » le plaisir que prend un ennemi en notre présence ; mais combien plus grande sera-t-elle quand il s'agit de si insignes faveurs accordées à de si pervers ennemis !

SOSA. — Ajoutez encore qu'en outre de ces pénibles réflexions il en surgit d'autres si douloureuses qu'un cœur qui n'est pas pénétré de Dieu et solidement attaché à la foi de N.-S. Jésus-Christ, tomberait sous les coups furieux de cette tempête, ainsi que nous l'avons vu dans de nombreux cas. En effet, le captif, en présence de l'oubli dont il est l'objet de la part de Dieu, et des faveurs dont ses ennemis sont gratifiés, se prend,

dans sa faiblesse, à douter de l'existence du Créateur ou, s'il existe, se demande quelle est cette Providence qui gouverne les choses humaines et laisse affliger et désoler la chrétienté ! L'homme étant le plus souvent un animal qui ne comprend ni n'aime les choses divines, le démon, toujours à rôder autour de lui comme un lion rugissant, lui inspire des pensées blasphématoires touchant notre sainte foi, le fait douter si la religion chrétienne est la vraie, si les Mores sont réellement dans l'erreur, si tous ces gens sont véritablement voués à l'enfer. Ce sont les chrétiens qui profèrent ces blasphèmes honteux que j'ai honte d'entendre quotidiennement sans pouvoir les empêcher, et cela dure jusqu'à ce qu'ils apostasient.

La situation du captif est bien plus pénible que le fut celle du peuple hébreu quand Dieu, pour punir celui-ci des offenses commises contre son saint Nom, le livra à ses ennemis pour qu'il fût emmené dans les régions éloignées de l'Assyrie et de la Babylonie. Alors en effet il n'abandonna pas entièrement les Israélites, à qui il fit parvenir ses consolations et ses encouragements, pendant les soixante-dix ans que dura la captivité, par l'intermédiaire des Prophètes. C'était donc là un exil agréable, plutôt qu'un esclavage pénible, car la parole de Dieu est le pain céleste qui donna tant de forces à Elie, c'est une eau vive qui coule du sein divin, plus fraîche que les eaux de la citerne de Bethléem, plus fortifiante que celle dont s'abreuva Jonathas à la poursuite des Philistins. Mais l'esclave chrétien à Alger est dans une situation autrement dure, car il manque de tout, puisqu'il n'y a ici ni Prophètes de Dieu, ni personne qui, au nom de la religion, ranime les courages et console les cœurs affligés.

ANTONIO. — Il se passe ici un fait qui suffit, à lui seul, pour nous dessiller les yeux et nous faire clairement comprendre la gravité de nos fautes et la colère qui anime Dieu contre nous, pour qu'il nous refuse ce qu'il

ne refusa jamais à ses plus grands ennemis, et qu'il nous regarde comme indignes de manger les miettes qui tombent de sa table. Car si par hasard il arrive dans cette vraie *Barbarie* quelque prêtre, dont la doctrine pourrait abreuver les ouailles altérées du Christ, ce ministre du ciel est aussitôt enterré dans les cachots et les bagnes, et surchargé de fers plus que tous autres. Le roi Hassen détient dans son bague plus de trente prêtres, fait inouï, et qui tous ou à peu près sont des gens de marque : ecclésiastiques et religieux de divers ordres, docteurs et maîtres en théologie, tant Espagnols qu'Italiens, dont la plupart ont été pris cet été ou l'été dernier. Avec leur grande science on pourrait répandre non seulement à Alger mais dans toute la Berbérie, la vraie lumière. Mais ce tyran les tient emprisonnés, chargés de fers, à peine nourris, de sorte qu'ils ont à peine le souffle et ne peuvent être utiles aux autres.

SOSA. — Les impies Philistins ne pouvaient faire au peuple de Dieu que ce à quoi ils étaient accoutumés. De même qu'autrefois ils comblaient les puits d'eau douce creusés par Abraham et par Isaac, de même font-ils aujourd'hui pour ceux du Christ, que remplissent des eaux plus abondantes et plus limpides que nulles autres. Mais Dieu en ayant ainsi ordonné, ces eaux vives manquent, personne n'est là pour distribuer le pain divin, et par suite comment s'étonner de voir sur la place publique les chrétiens, épuisés par le manque de tout réconfort religieux, tomber en reniant publiquement le Christ et expirer sous les yeux de leurs parents et amis ?

ANTONIO. — Combien de fois, ô mon Dieu ! n'avons-nous pas assisté à ces épisodes d'une situation plus affligeante que celle qui fit couler les pleurs de Jérémie à Jérusalem !

SOSA. — Il ne s'agit pas seulement des enfants ou des jeunes gens, garçons ou filles, qui n'entendent plus prononcer le doux nom de Jésus et oublient facilement le

lait que leur versait la Sainte Église pour s'abreuver de celui que leur fournissent de monstrueuses et éhontées Lamies. Je parle aussi des hommes robustes, des femmes et des grands, qui, après avoir donné maintes et maintes preuves de leur courage et de leur constance, finissent, ainsi que j'en ai vu de nombreux exemples à Alger, par succomber sous le poids des peines. Semblables à la statue de Nabuchodonosor, ils oublient un jour une vertu, le lendemain une autre, puis une autre encore, si bien qu'ils tombent enfin dans la boue, faute de la force nécessaire pour conserver la foi.

Et que dire de tant d'autres qui, librement et sans aucune contrainte, sollicitent leurs maîtres pour devenir Turcs et, sans savoir ce qu'ils abandonnent ni comprendre ce qu'ils pensent, s'agenouillent devant ce monstre infernal de Mahomet, se font circoncire et prennent les noms de Méhémet, d'Ali, de Mourad, de Soliman, ou de Mustapha ! Et de tout cela, où est la cause, sinon dans la privation de la parole de Dieu et des consolations qui eussent affermi les courages chancelants ?

ANTONIO. — Combien sera rigoureux le compte que devront rendre à Dieu ceux à qui il incombe de remédier à ces maux ! Comment se peut-il qu'en présence du lion dévorant de l'impiété, qui fait chaque jour de si nombreuses victimes, il n'y ait pas dans toute la chrétienté un homme qui, secouant sa torpeur, vienne au secours de tant de milliers d'âmes ?

SOSA. — Les coupables verront là-bas ce qui les attend ! Mais, pour continuer mon discours, j'ajouterai qu'il en faut dire autant des sacrements, qui sont comme les sources par lesquelles le sein divin nous abreuve. Si même la table du banquet peut être dressée, le ministre chargé d'y présider pourra-t-il s'y rendre ? Et le captif, que d'empêchements ne lui suscite-t-on pas, quelles instantes prières ne lui faut-il pas pour obtenir d'entendre le saint sacrifice de la messe, ou approcher une fois l'an du tribunal de la pénitence ! David dans

ses peines levait les yeux au ciel et invoquait Dieu en s'écriant : « Mon âme est comme la terre, desséchée et désolée. Prête-moi l'oreille, Seigneur, car ma tête faiblit, et je suis privé du pain que tu m'envoies d'ordinaire ». Si le saint et juste David souffrait ainsi de la privation momentanée des faveurs divines, dans quel état peut être un simple captif qui, pendant de longues années, reste dépourvu de la manne et de la rosée célestes ?

SECTION XVII

ANTONIO. — Il est clair que la fin de tout cela c'est la mort, qui cependant ne serait pas le plus grand des maux, si elle n'était que celle du corps et non celle de l'âme.

SOSA. — A ce désespoir interne, il en faut ajouter un autre qui n'est pas peu de chose et vient aggraver le premier. Nulle situation, si malheureuse soit-elle, n'est sans trouver quelque allègement si celui qui en souffre peut en causer avec un autre, et nous disons vulgairement que c'est diminuer ses peines que d'en faire confiance à quelqu'un qui aide à les supporter. Quand, par une heureuse chance, votre confident est un bon et fidèle ami, ainsi que le dit Cicéron, vous pouvez converser et ouvrir votre cœur ; ce n'est pas moins qu'un remède et une vraie guérison. Ne retirât-on d'ailleurs d'une sincère amitié aucun autre fruit que celui-là, il est tel qu'il vaut tous les biens de la terre. Aussi tous les auteurs qui parlent de quelque homme sage et prudent, placent à côté de lui un bon et fidèle ami qui lui sert de confident. C'est ainsi qu'Homère donne à Agamemnon le sage Nestor pour ami, qu'Euripide place Tyrésias à côté de Créonte, qu'Hésiode donne Prométhée à Jupiter, et Virgile, Achate à Énée ; Oreste eut Pylade, de même que Nisus eut Euryale. Ce remède si humain n'est même pas

à la portée du captif, non qu'il manque de prisonniers à Alger, car on y compte bien en chiffres ronds deux mille cinq cents chrétiens, mais parce que, loin de trouver à se consoler auprès de l'un d'entre eux, il ne peut qu'aggraver sa douleur. Je ne parle pas des fils, des pères ou des parents auprès de qui l'on peut trouver plus de satisfaction et chercher de préférence une consolation à ses peines, car s'ils sont réunis ici, comme il arrive souvent, cela ne fait que doubler leur martyre ; je veux faire allusion aux autres qui sont aussi nos frères, puisque Dieu, notre même foi et le baptême les ont faits tels. Quelle consolation y a-t-il à puiser auprès d'eux en les entretenant de nos maux et de nos misères et en entendant le récit des leurs ? N'est-ce pas là plutôt attiser le feu et raviver les plaies de l'âme et du cœur ?

ANTONIO. — De sorte que le malheureux est le seul contre qui tous les maux se conjurent et qui doit rester privé de tout et abandonné de tous, puisque les faveurs les plus naturelles lui font défaut ! Triste et malheureux sort !

SOSA. — Vous êtes témoin de l'exactitude de ce que je dis, car à qui à Alger un prisonnier peut-il recourir pour consoler son affliction et calmer ses souffrances ? Serait-ce auprès de ses compagnons de captivité, qui habitent la même maison, sont enfermés dans la même chambre, endurent les mêmes misères, sont attachés aux mêmes chaînes, reçoivent les mêmes coups de bâton, entendent les mêmes injures, subissent les mêmes affronts ? Mais peuvent-ils le consoler ceux qu'il voit continuellement pleurer et fatiguer le ciel de leurs soupirs ? Quel est l'homme, si dénué d'humanité, au cœur si féroce qui puisse trouver plaisir au spectacle des larmes et des douleurs de ses compagnons, alors que, comme le dit le proverbe grec : « Toutes choses, maux ou biens, doivent être communes entre amis. » Qui donc serait assez déraisonnable pour ne pas compatir de tout son cœur aux peines de son compagnon de misère et de captivité ?

Mais, direz-vous, c'est de ceux du dehors qu'il recevra la consolation. Voyons donc qui ils peuvent être. Les trouvera-t-il parmi ceux dont il entend les cris déchirants, sitôt qu'il met le pied hors de sa demeure, alors que les coups de fouet et de bâton les meurtrissent? Ou bien sera-ce parmi ceux, en grand nombre, qui remplissent toutes les rues chargés de grands barils d'eau, de pierres, de lourdes charges de sable, de chaux, de pièces de bois et d'autres fardeaux qu'ils portent sur leur dos tout en traînant de grosses chaînes et gémissant sous le poids qui les accable? La consolation qu'il en peut retirer, est que son cœur se brise à la vue de ces malheureux, alors que les Turcs et les Mores impitoyables leur crachent au visage en passant et leur lancent mille injures : *chupech, guédi, raspeni, manaora, chefuti, errangil, aramuçada, mansis, dinimanioche*, c'est-à-dire « chien, cornard, misérable, efféminé, juif, bardache, traître, sans foi, sans croyance » ; les jeunes gens et les gamins les pincent cruellement, les frappent à coups de pied, leur envoient des bourrades et des soufflets sans qu'ils osent répondre ni se détourner. Les cordonniers, du fond de leurs boutiques, leur lancent des semelles de vieilles savates, les tailleurs, des loques, les menuisiers, des morceaux de bois, les forgerons, des charbons ; jusqu'aux bouchers leur jettent des bouts de peau et des déchets de viande, et celui-là se juge le plus heureux qui a touché le plus juste. Ou bien d'aventure faudra-t-il chercher parmi ceux, et ils sont nombreux, que l'on mène, même malades, du point du jour jusqu'au soir, au travail, enchaînés, et avec une barre aux pieds et que, en guise d'allègement, poussent par derrière un ou deux cruels Mores ou gardiens nègres qui les frappent sans pitié avec de lourds bâtons? Où y a-t-il dans tout cela à chercher aide ou soulagement, et auquel de tous ces nombreux chrétiens pourra-t-on demander de la consolation ?

Si l'on va sur la place publique, c'est pour entendre à toute heure du jour crier à pleine bouche la vente aux enchères d'une masse de chrétiens, de vierges et de jeunes filles, de tout âge et de toute nation, de jeunes gens et d'enfants, que des loups entourent et couvent de leurs regards sanguinaires, qu'ils achètent et vendent avidement pour faire de ces malheureux les instruments de leurs vices ignobles ou les transformer en renégats et grossir le *séminaire* de cette caverne de voleurs ; et alors a-t-on assez de larmes pour déplorer un pareil malheur ? Quel cœur d'homme, et à plus forte raison de chrétien, ne se briserait à ce spectacle ? Quelles entrailles pourraient supporter la vue de ces malheureuses mères éplorées, entourées de jeunes enfants d'autant plus malheureux qu'ils ne se rendent pas compte de leur situation ! L'un est au sein de sa mère, un second sur ses bras, d'autres, comme de timides agneaux, se serrent contre elle et s'attachent en pleurant à ses jupons, et tout cela se vend au *souk* (marché). Si l'on s'attarde un peu, on verra qu'au moment où les mères s'y attendent le moins, l'un de ces barbares lui enlève l'enfant qui s'attache à sa robe, un autre celui qu'elle tient par la main, un troisième lui arrache sans pitié celui qu'elle a au sein : et la pauvre mère se voit soudain séparée, sans même avoir le temps de leur donner un dernier baiser, de ceux qui sont le fruit de ses entrailles ; elle reste muette, ne sachant de quel côté diriger ses regards ni si elle reverra jamais ceux qui faisaient sa parure. Se consoler, elle ne le peut, et son cœur ne peut que se charger de plus de chagrin que la nuit de ténèbres !

ANTONIO. — Assez, pour l'amour de Dieu ! L'idée seule de ces barbaries fait que mes oreilles se refusent à en entendre davantage ; et, en effet, depuis trois ans que je suis à Alger, presque libre, je n'ai passé que trois fois par le *souk* pour épargner à mes yeux ce lamentable spectacle.

SOSA. — Poursuivons, et allons frapper à la porte des bagnes ou dans les demeures de ces barbares pour demander à parler à quelques chrétiens de notre connaissance. Quand, après bien des difficultés et des prétextes mensongers, on est autorisé à pénétrer dans l'intérieur, au lieu de fines statues ou de belles peintures ou de riches ornements qui réjouissent les yeux, on ne voit que des troupeaux de chrétiens chargés de chaînes, de fers et de barres qui ne leur permettent que bien péniblement de faire un pas ou un mouvement; ils gisent par terre, enroulés dans de vieilles et sales capotes ou couverts de haillons sordides. Nombre d'entre eux sont chevaliers, docteurs, prêtres ou hommes de marque, et tous gémissent et soupirent, rendus méconnaissables par la faim, le froid et les mauvais traitements, et n'ayant plus que l'apparence humaine. Y a-t-il à espérer d'eux une consolation dont ils ont autant et plus que vous besoin, à moins que, comme les ignorants, vous ne soyez assez sot et cruel pour tirer satisfaction de voir de plus malheureux que vous? Mais ce sentiment ne peut être dans le cœur des hommes de sens et de charité que sont les chrétiens.

Franchissez les portes de la ville pour aller à la campagne: la verdure et la belle vue qui peuvent vous réjouir consistent en une quantité de chrétiens de toute nation et de tout âge qui, plus nombreux que les fourmis, ne cessent d'aller et venir par les chemins. Toute la consolation que vous pourrez en retirer sera de ne pouvoir retenir vos larmes en les voyant si las et malheureux, le dos courbé sous le poids des bèches, des pioches, des faucilles et d'autres instruments agricoles, avec lesquels ils aplanissent les montagnes, coupent les broussailles, taillent les arbres, arrachent les palmiers nains, piochent la vigne, cultivent les jardins, labourent les champs de jour et de nuit; ils sont sans chaussures, leurs pieds sont blessés et crevassés; ils n'ont d'autre vêtement qu'un sordide haillon qui couvre

à peine des corps hâlés par le soleil; la faim les torture et un travail ininterrompu leur donne l'apparence de squelettes ou de cadavres exhumés.

Regardez ensuite du côté de la mer : vous voyez arriver des galiotes chargées de nombreuses et riches prises amoncelées dans leurs flancs, et qu'accompagnent des captifs amenés à cet abattoir de Satan; les ports sont remplis de galères, de galiotes, de brigantins pleins de captifs enchaînés qui, hiver comme été, de nuit comme de jour, sans trêve ni repos, doivent ramer à demi-morts de faim et de soif, les épaules fendues par les coups de fouet, et dont le sang teint les bancs et arrose les coursives.

Descendez sur le môle, et vous y verrez débarquer chaque jour des chrétiens capturés par les galiotes et les brigantins, arrachés à leurs foyers comme des œufs de leur nid, et consistant en hommes, femmes, vieillards, jeunes gens, enfants, vierges et fillettes; vous assisterez aux embrassades de ces malheureux, qui sont arrivés ici renfermés dans l'entre-pont, et répartis entre divers navires, de sorte qu'ils ne s'étaient ni vus ni parlé depuis le jour de leur capture; vous verrez séparer les parents de leurs enfants, les enfants de leurs parents, les pleurs de la femme que l'on éloigne de son mari, la désolation de la mère à qui l'on arrache ses enfants pour les mener elle ne sait où; vous verrez leur étonnement à l'aspect de ces nombreux Turcs et Mores qui accourent pour assister à ce spectacle.

(*A suivre.*)

Traduction MOLINER-VIOLLE.
